

ANALYSES D'OUVRAGES

Louis Dulieu. — « La Médecine à Montpellier ». T. III : L'époque classique. Première partie. 1 vol., 716 p., 15,5 × 24 cm. Nombreuses illustrations. Les Presses Universelles, Avignon, 1983.

Notre ami Louis Dulieu, Secrétaire général de la Société internationale d'histoire de la médecine, continue sans autre appui que celui de ses souscripteurs l'œuvre considérable qu'il a entreprise pour rendre accessible à tous les chercheurs, les immenses richesses des archives montpelliéraines. Son travail d'archiviste et même de chartiste non seulement lui permet de combler de nombreuses lacunes, mais le conduit parfois à corriger des erreurs. Le livre qui vient de paraître concerne les XVII^e et XVIII^e siècles de la médecine à Montpellier. Il fait suite au tome II sur la Renaissance, lequel fait suite lui-même au tome I sur le Moyen Age. Illustré de portraits, frontispices, pages de titre, plans... il est un livre indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la médecine. En effet, si le but poursuivi avec ténacité et courage par Dulieu est de rendre hommage aux médecins montpelliérains, on ne peut oublier ceux qui à toutes les époques ont terminé leur brillante carrière à Paris ; ainsi ils n'appartiennent pas seulement à Montpellier — ni d'ailleurs à Paris — mais à la communauté scientifique, et c'est à la source, dans l'ouvrage de Dulieu, qu'il faut d'abord les rencontrer.

Rappelons que Dulieu a réalisé un travail identique pour la chirurgie, pour la pharmacie et pour la Faculté des sciences de Montpellier. Ces différents livres, heureusement encore disponibles, seront dans quelques années avidement recherchés.

Je souhaite vivement que Dulieu termine rapidement sa fresque montpelliéraine, non pas tant parce que nous disposerons alors d'une source incomparable de documentation, mais parce qu'il trouvera peut-être alors le temps nécessaire à parachever son œuvre musicale. Ce n'est faire preuve ni d'amitié ni d'enthousiasme démesuré, mais simplement d'objectivité que de souligner qu'il fut un grand compositeur. Je suis persuadé que les musicologues des prochaines décennies reconnaîtront son véritable talent.

André Pecker.

Grmek (Mirko D.). — « Le médecin au service de l'hôpital médiéval en Europe occidentale ». Tiré à part de « History and philosophy of the life sciences », Vol. 4, N° 1, 1982 (Editions Olschki, Florence), p. 25 à 64.

Cet essai, qui une fois de plus montre le talent de l'auteur, commence par un rappel : celui de la découverte par Charles Nicolle, à l'entrée de l'hôpital de Tunis, de la transmission du typhus exanthématique par l'intermédiaire des poux. Dans un hôpital moderne de 1909, « l'entrée du malade était marquée par un rituel hygiénique », on le dépouillait de ses vêtements, on le lavait, et ce furent quelques instants de réflexion sur ce rituel qui déclenchèrent la géniale découverte. Un millénaire auparavant, lors de l'entrée à l'hôpital, tout était dominé par « l'idéologie du salut », et la « *salus animae* » dépasse de loin la « *sanitas corporis* ». La vraie santé, ce sera celle du corps parfait après sa résurrection, aussi la confession paraissait l'acte le plus urgent lors de l'admission. L'origine même du

mot montre la dominante charitable (et non spécifiquement médicale) de la première signification de l'hôpital, héritier pourtant du « xenodocheion » du IV^e siècle. Après une étape monastique jusqu'au XII^e siècle, l'essaimage hospitalier précède la sécularisation, puis la médicalisation à partir du XV^e siècle. Mais ces limites chronologiques sont trompeuses et, dès 1181, les frères hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem utilisaient les services de « quatre médecins savants ». Cependant, dans les Archives, la présence de noms de médecins va mettre longtemps à coïncider avec les actes de fondation. Et même les témoignages iconographiques sur la pratique médicale, si riches pourtant, montrent rarement avant le XV^e siècle des médecins ou des chirurgiens exerçant leur ministère dans des locaux hospitaliers.

Une bibliographie considérable termine cette esquisse remarquable qu'il faut avoir lue.

M. Valentin.

Thillaud (Pierre-Léon). — « Pathographie de Louis XVII au Temple ». Tiré à part des *Cahiers de la Rotonde*, publiés par la Commission du Vieux-Paris, Paris, Imprimerie municipale, s.d., 21 × 29,5, N° 6, p. 71 à 97.

La paléopathologie intéresse de plus en plus les historiens de la médecine, et l'article passionnant que le docteur Pierre-Léon Thillaud a publié dans les beaux *Cahiers de la Rotonde* confirme cette tendance actuelle. Si notre confrère peut le faire avec tant d'érudition et de précision, c'est parce qu'il a été en compagnie des professeurs Pierre Huard et Grmek l'un des acteurs du dernier acte de la tragédie de Louis XVII, cette expertise des ossements trouvés lors de la fouille de septembre 1979 dans l'enclos du cimetière Sainte-Marguerite.

Mais l'historien ressurgit d'abord dans la première partie de son article lorsqu'il retrace les dernières années de Louis XVII au Temple, d'après des textes précis, dont le plus important est le procès-verbal d'autopsie. Cette pathographie rigoureuse, qui se veut objective, est suivie par les procès-verbaux des premières fouilles remontant à 1846, puis à 1894, à propos d'ossements qui pourraient être ceux de l'infortuné Dauphin, selon des traditions plus que des preuves historiques. Les documents photographiques de 1894 montrent en tout cas un crâne scié au niveau des orbites, comme l'avait pratiqué, semble-t-il, Pelletan lors du décès de l'enfant du Temple, mais les ossements examinés en 1894 paraissaient ceux d'un adolescent bien plus âgé que le petit Louis. Un nouvel examen serait encore possible, d'après le docteur Thillaud qui sait où se trouvent ces restes macabres. L'expertise détaillée pratiquée en 1979 sur de nouveaux ossements montre qu'ils pourraient appartenir à plusieurs individus confondus dans une même tombe, et qu'aucun stigmaté ne peut faire intervenir la notion d'affection tuberculeuse, cause probable de la mort du Dauphin. Si de nouveaux examens sur ces ossements ou d'autres intervenaient, il faudrait appliquer les rigoureuses règles de la paléopathologie moderne comme en 1979.

M. Valentin.

Mounier-Kuhn (Pierre). — « Un siècle d'oto-rhino-laryngologie ». Lyon-Villeurbanne, Simep Presse, 1983, 17 × 24, 52 p. sur 2 colonnes. Extrait du *Journal français d'Oto-Rhino-Laryngologie*, janvier-février 1983.

Une fois de plus, le professeur Pierre Mounier-Kuhn, maître incontesté de l'Oto-Rhino-Laryngologie bien au-delà de nos frontières, vient de publier dans sa

chère métropole lyonnaise un livre qui montre son goût profond de l'histoire. S'il se défend d'avoir écrit une relation totale et complète, c'est sans doute par modestie. Car cette histoire du développement et de l'individualisation de l'une des branches de la médecine les plus importantes réalise une revue extraordinairement détaillée en même temps qu'une synthèse exhaustive qui, publiée en d'autres caractères, occuperait un fort volume. Le chapitre de début nous replaçe dans ce creuset de la médecine moderne que fut vraiment, sous tous ses aspects, le XIX^e siècle étendu de la fin du siècle des Lumières à l'aube de la guerre de 1914, avec cette pléiade étonnante qui va de Bichat, Laennec, Magendie, Claude Bernard, à Virchow, Lister, Pasteur, Sédillot, Koch et Röntgen, par exemple. L'otologie s'affirme par les travaux des lointains successeurs de Jean-Louis Petit, Itard, Saissy, Deleau, Bonnafont, en même temps que se développent la physiologie et l'acoumétrie, jusqu'à l'œuvre de géant d'Adam Politzer (1835-1920), et en France le dynamisme créateur de Lermoyez, de Moure et de Georges Portmann, suivant les traces lointaines de Pereire, de l'abbé de l'Épée, de Prosper Ménière. La laryngologie hérite de la découverte presque méconnue du laryngoscope par le chanteur Garcia, frère de la Malibran et de Pauline Viardot, et le chemin prestigieux de l'endoscopie est tracé. Enfin, la rhinologie et la sinusologie vont bénéficier des immenses recherches sur les microbes, les virus et l'allergie. L'organisation de la nouvelle spécialité, son actualité, son avenir sont les thèmes des pages finales de ce petit livre considérable qu'il faut avoir dans les rayons d'une bibliothèque digne de ce nom.

M. Valentin.

Dulieu (Louis), Périères (Jean) et coll. — « Le jardin des Plantes de Montpellier ». Montpellier, Association des Amis du Jardin des Plantes, 1983, 21 × 20, 60 p., illustr. Institut de Botanique, 163, rue Auguste-Broussonnet, 34000 Montpellier.

C'est en 1593, Henri de Montmorency étant gouverneur de Languedoc, qu'un jeune médecin, Richer de Belleval, qui vient d'obtenir à son profit la création à Montpellier d'une 5^e chaire consacrée à l'anatomie et à la démonstration des simples, reçoit d'Henri IV une lettre patente lui permettant « d'avoir et recouvrer » dans le terrain de Rondelet un jardin pour l'enseignement des étudiants. Ce terrain allait de la promenade du futur Peyrou à la Tour des Pins. Sur des banquettes parallèles élevées au-dessus du sol, garnies d'inscriptions botaniques gravées sur des arceaux de pierre, il fit pousser de multiples espèces cataloguées de façon rationnelle, réalisant le premier jardin destiné à l'enseignement en Europe. D'illustres savants y travaillèrent au cours des siècles, tels Boissier de Sauvages, Tournefort ou les Jussieu. Au XIX^e siècle, Augustin-Pyrame de Candolle couronne cette œuvre continuée sur un terrain qui put s'étendre davantage encore jusqu'à nos jours, avant la création d'un Institut de botanique à partir de 1889, depuis modernisé, et dévolu à l'Université Montpellier-I. La richesse des Serres, la présence du monument de Rabelais, l'Orangerie et le Jardin anglais, comme aussi les ruines romaines du tertre de Narcisse, expliquent l'attachement profond des Montpelliérains pour ce magnifique ensemble complété par des collections graphiques sans égales et des herbiers ayant appartenu à Chirac, à Boissier de Sauvages ou à Lapeyrouse. Le charmant album édité par « Les Amis du Jardin Botanique » intéressera beaucoup de nos lecteurs.

M. Valentin.